

Yves Bourny

TALIBAN PASTIS

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : 979-10-227-7942-5

© Yves Bourny

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

Pastis : situation embrouillée – Le Robert

A Matteusz...

Remerciements à Hélène, pour sa relecture patiente, à Mir Aboubaker pour ses vérifications, à Jean-François Mongibeaux pour son soutien. Ainsi qu'à Aide Médicale Internationale sans qui rien ne serait arrivé.

Illustration : Béatrice Cappai

Prologue

Directives de la présidence générale afghane du «commandement du bien et l'interdiction du mal», signées le 16 décembre 1996 par le maolawi Anayatullah Badagh.

Pour lutter contre le danger suscité par les femmes non voilées. Interdiction aux conducteurs de tous types de véhicules de transporter des femmes non couvertes du tchadri ou portant le tchador iranien (qui laisse voir le visage, ndlr). Sanction: emprisonnement du conducteur. Si on voit une femme marcher avec le tchador, sa maison sera marquée et son mari puni.

Pour éradiquer la musique et le chant. Interdiction de détenir des cassettes et d'écouter de la musique. Sanction: si on trouve une cassette dans une boutique: fermeture du magasin et emprisonnement du marchand. Dans une voiture: saisie de la voiture et emprisonnement du propriétaire. Si cinq personnes se portent garantes, la voiture, puis son propriétaire seront libérés.

Pour empêcher les hommes de se raser ou de tailler leur barbe. Sanction: si un homme est aperçu avec une barbe taillée ou rasée, il sera emprisonné jusqu'à ce que celle-ci soit touffue.

Pour obliger les hommes à prier à la mosquée et au bazar. Obligation de se rendre pour les cinq prières quotidiennes à la mosquée aux heures définies. Quinze minutes avant ces heures, une longue corde sera tendue en travers des rues bordant les mosquées pour forcer les gens à y entrer. Sanction: si un homme est surpris par les contrôleurs dans un magasin à une heure de prière, il sera emprisonné dix jours.

Pour éradiquer les jeux avec les pigeons et les cailles. Si les contrôleurs trouvent chez les gens des pigeons et des cailles, ils couperont la tête des oiseaux.

Pour éliminer l'usage des drogues et les drogués. Sanction: fermeture des lieux de vente et emprisonnement ou exécution des vendeurs et consommateurs.

Pour éliminer les cerfs-volants. Néfastes car suscitant les paris, les accidents mortels d'enfants et leur éloignement de l'éducation coranique. Sanction: fermeture des ateliers et destruction des cerfs-volants.

Pour éradiquer l'idolâtrie. Interdiction de détenir des photos. Sanction: si les contrôleurs trouvent des photos, ils les déchireront. S'ils les trouvent dans les voitures, elles seront immobilisées et les conducteurs interdits de travail.

Pour éradiquer le jeu. Sanction: fermeture des «centres de jeux». Les tenanciers et les joueurs seront emprisonnés un mois.

Pour éradiquer les cheveux mi- longs, les modes anglaises et américaines. Sanction: arrestation des coupables et rasage de la tête (la coupe est aux frais du coupable).

Interdictions faites aux changeurs. Il doit être rappelé aux changeurs qu'il est interdit de changer les petites coupures contre les grosses, d'émettre des lettres de

change, de prêter et emprunter. Sanction: emprisonnement des changeurs pour une longue période.

Pour empêcher les femmes de laver le linge dans les rivières et les déserts. Sanction: elles seront ramenées chez elles et leurs maris sévèrement punis.

Pour éradiquer tambourins, chants et danses dans les mariages. Sanction: arrestation et punition du chef de famille.

Pour éradiquer la confection d'habits féminins. Sanction: emprisonnement du tailleur si l'on trouve chez lui des femmes ou un catalogue de mode.

Pour éradiquer la magie. Les livres des magiciens seront brûlés et eux-mêmes seront emprisonnés jusqu'à ce qu'ils se repentent.

Extraits de la revue *Les Nouvelles d'Afghanistan*, Paris, no 76, 1^{er} trimestre 1997.



Poussière

Vallée de Sarobi, Afghanistan,

Année 1419 de l'Hégire

- Inch'Allah, Inch'Allah, Inch'Allah, Inch'Allah...

Le silex éclata avec un bruit sec. Le lézard s'était volatilisé une fraction de seconde avant l'impact. Sayid se précipita sur le rocher pour chercher sa cible. La longue chemise qui lui arrivait aux genoux était maculée d'auréoles de graisse sur lesquelles se collait la poussière. Sa figure et ses mains étaient également couvertes de la même crasse poisseuse. Son pantalon était déchiré aux deux genoux. Il tenait à la main une petite catapulte. Elle était faite de deux tiges de métal recourbées et soudées entre elles. Les branches étaient reliées par un épais morceau de chambre à air. C'était un cadeau de son père. Avant qu'il parte. Sayid ne s'en séparait plus et tirait sur tout ce qui bougeait. C'est-à-dire pas grand-chose à part quelques lézards tannés par le soleil. La lumière faisait mal aux yeux. La corne de ses pieds nus ne le protégeait plus suffisamment des brûlures. Il devait choisir où poser ses pas et rester le plus possible dans l'ombre.

Il eut beau s'allonger sous le gros rocher et plisser les yeux, il ne trouva rien. Le petit animal n'avait pas été touché. Il s'était sans doute réfugié dans un trou profond. Inch'Allah, Inch'Allah, Inch'Allah, Inch'Allah... Non, Sayid ne pourrait plus le déloger. Il secoua la tête en grognant, irrité comme peut l'être un enfant en colère.

Il redescendit la colline en grattant à travers sa calotte grise sa tignasse pleine de croûtes. Il se retourna et fixa un moment la ligne de pierres peintes en blanc, bien visible depuis la route. La zone avait été contrôlée l'année passée et il n'y avait plus de danger à cet endroit. Plus loin, sur le flanc opposé de la colline, une rangée de pierres était marquée à la peinture rouge. Sayid et Moussa avaient plusieurs fois franchi la ligne. Ils s'étaient même aventurés loin à l'intérieur de la zone défendue. Ils connaissaient pourtant la signification des pierres rouges. Mais c'était une sensation grisante et un besoin de se prouver qu'on n'avait pas peur. Chaque pas était effectué en retenant sa respiration. Le retour à l'abri derrière la ligne était toujours un grand moment de soulagement. L'occasion de crier qu'on était fort et qu'on n'avait pas peur. Mais il ne voulait pas devenir comme le garçon qu'il avait vu sur le marché de Sarobi. Il se traînait sur les mains en dandinant le bas de son corps à même le sol. Les jambes de son pantalon étaient plates et balayaient la poussière derrière lui. Comme une queue de gros lézard dodu. Il devait être un

peu plus vieux que Sayid et déjà sa vie était réduite à tout ce qui était en dessous d'un mètre. Il se rappelait avoir ressenti du dégoût pour l'infirme. Un petit goût acide dans la bouche rien qu'à le voir se traîner entre les étals. Entouré de mouches qui se posaient régulièrement sur son visage. Il n'était plus vraiment humain. Comment faisait-il pour satisfaire ses besoins ? Il sentait d'ailleurs la pisse et plein d'autres odeurs écœurantes. On pouvait le suivre rien qu'en humant l'air pendant qu'il se glissait comme un reptile entre les jambes des passants. Cette odeur s'était imprimée dans son cerveau et c'était un souvenir qui revenait par moment de lui-même. Sans qu'il cherche à se rappeler la scène. C'était une pensée parasite qui le hantait parfois. Il voulait s'en débarrasser et oublier. Oublier ce qui pouvait arriver à de jeunes garçons comme eux. Et pourtant, il ne résistait pas à l'envie de se faire peur et de suivre Moussa. C'était plus fort que lui.

Un jour qu'ils s'étaient aventurés encore plus loin que d'habitude, Moussa en avait trouvé une. Une petite boîte en plastique, peinte en vert sombre. Elle avait été posée délicatement sous une grosse pierre plate. La pierre tenait en équilibre sur un socle branlant. Il suffisait de marcher dessus pour la faire basculer. Les deux garçons avaient regardée de près, pendant de longues minutes. Se collant presque la figure contre les deux petites ailettes noires qui ornaient un des côtés. Sayid se rappelait qu'il avait

subitement senti la sueur traverser le dos de son épaisse chemise. La vision du jeune infirme l'avait encore une fois agressé. Le goût acide comme du citron pas mûr était revenu et avait inondé sa bouche, sans prévenir. Il n'avait pas éprouvé le même plaisir à sortir de nouveau de la zone rouge. Surtout que cet imbécile de Moussa avait trouvé le moyen de lui faire peur. En hurlant, le doigt pointé sur son pied. Sayid avait sauté de côté, la respiration coupée. Une frousse incontrôlable l'avait cloué au sol pendant que l'autre riait à pleins poumons comme un âne en train de braire. Il avait senti sa vessie se relâcher mais heureusement pour lui il n'avait guère bu ce matin-là et seules quelques gouttes d'urine invisibles s'étaient écoulées dans le pantalon dissimulé par sa longue chemise.

- Qu'est-ce que tu es bête, Sayid ! Renchérit Moussa. Tu ne peux pas savoir ce que tu es bête. Moi je le sais. Je sais plus de choses que toi. Mais tu ne le sauras pas. J'ai un secret mais tu ne le sauras pas !

Moussa avait les cheveux jaunes. Il avait la peau rose. Une grande tache marron couvrait la moitié de sa joue gauche et ses yeux étaient rouges. Mais on l'appelait quand même le « sans couleur ». Les autres enfants le montraient du doigt en criant qu'il avait été trop lavé. Ou qu'il était né dans la rivière, coincé sous une pierre entre les jambes de sa mère pendant que le courant enlevait la teinte de sa

peau et de ses cheveux. Personne ne voulait s'approcher de lui. Il portait malheur, disait-on. Mais Sayid savait que ce n'était pas vrai. Moussa était son voisin et son ami. Un ami plus grand et plus vieux que lui. Et Sayid était le seul du village qui acceptait de s'approcher de Moussa.

En tout cas, Moussa n'avait qu'à le garder, son secret ! Ce n'était plus amusant et Sayid n'avait pas repassé la limite rouge depuis. Moussa non plus d'ailleurs. Sa famille avait quitté le village quelques temps plus tard. En emmenant dans un gros ballot le peu de biens qu'il leur restait. On disait qu'ils étaient partis dans un camp du Pakistan. Dans une zone où la nourriture et le travail étaient moins difficiles à trouver. Quelques jours auparavant, le père de Sayid avait juré à haute voix qu'il allait tuer le père de Moussa. Pourtant les deux chefs de famille se voyaient souvent avant et ils travaillaient même ensemble quelquefois. Avant.

Les deux jeunes garçons ne s'étaient plus revus depuis le départ soudain de Moussa.

Sayid aperçu un nuage de poussière là-haut sur le col. Il se mit à courir pour rejoindre la route en contrebas. Un camion allait passer. Inch'Allah, Inch'Allah, Inch'Allah, Inch'Allah... Le garçon saisit la petite pelle rouillée qui l'attendait sur le bord du talus. Il ramassa une bonne livre de poussière qu'il alla déverser dans un des gros trous de la

piste. C'était important que ce soit de la poussière et non de la terre meuble ou du sable. La poussière faisait un petit nuage à chaque fois qu'il la versait dans les trous. Cela se voyait mieux de loin. Il recommença son opération deux fois. Pas plus. Tout était calculé pour ne pas faire trop d'effort mais paraître le plus appliqué possible. Le camion se rapprochait lentement en rebondissant et zigzagant entre les nids-de-poule. Comme tous les camions qu'avait vu Sayid, sa benne était surmontée d'une énorme bâche grise boursouflée. Elle dépassait de presque deux mètres au-dessus de la cabine. Les portes étaient en bois verni, couvertes de sculptures tarabiscotées. Une rangée de centaines de petites chaînes courtes pendait du pare-chocs et donnait l'impression d'un ventre flasque qui sursautait au rythme des cahots de la route. Le pare-brise était zébré d'autocollants orange et vert créant des motifs tourmentés. La figure du chauffeur se devinait à peine au milieu de cette toile d'araignée multicolore. Sous la saleté et la rouille du capot des tâches de couleurs vives étaient toujours visibles. Mais de grosses marques de peinture blanche les avaient recouvertes en partie et faisaient des pâtés tristes au milieu des teintes criardes. Il en avait parlé à son grand-père un jour. Le vieux avait crié que seul le Tout-Puissant avait le pouvoir de reproduire l'image de la vie. Toutes les images d'êtres vivants devaient être effacées. Comme des idoles bannies. C'est pourquoi les camions qui passaient la frontière entre le Pakistan et l'Afghanistan subissaient

l'examen minutieux des contrôleurs. Des pinceaux hargneux recouvraient alors d'un voile pudibond et triste les fières licornes, lions et danseuses hindoues des carlingues.

Inch'Allah, Inch'Allah, Inch'Allah, Inch'Allah...

La masse assourdissante plongeait en cahotant dans le trou que Sayid venait de tapisser d'une pelletée dérisoire et désespérée. Le jeune garçon agita sa calotte sale en hurlant à l'adresse du chauffeur. Un petit morceau de papier froissé apparut par la fenêtre de la cabine et s'envola dans le nuage brun. Sayid le suivit du regard et attendit que la poussière retombe pour se précipiter sur son gain. Cent *afghanis*, ce n'était pas beaucoup, mais mieux que rien. Ce n'était pas tous les camions qui récompensaient les petits cantonniers. Et ils étaient plusieurs comme lui sur cette portion de route. Les bus payaient mieux, il y avait souvent plus d'un billet lâché par les fenêtres. Sayid donnait tout à sa mère le soir. Enfin presque. Il avait aussi amassé un petit magot dans une cache secrète. Derrière une pierre dans l'escalier qui montait sur la terrasse. Il y déposait un billet de temps en temps. Pas une fortune, mais il avait le sentiment qu'il devait pouvoir compter sur lui-même. Personne d'autre en cas de coup dur. Quel coup dur, il n'en savait rien mais sentait que quelque chose pouvait arriver. La vie était difficile depuis que son père était parti. La famille ne mangeait pas toujours assez. Et souvent les

mêmes choses. Les tapis avaient tous disparus les uns après les autres. A chaque tâche de couleur qui partait on mangeait mieux pendant quelques jours. Avec même de la viande de chèvre. Puis il fallait se contenter d'un peu de riz à partager une fois par jour entre sa mère, son grand-père et la petite sœur. Et le grand-père réclamait toujours plus. Il oubliait souvent qu'il avait déjà mangé.

Sayid regarda le nuage s'éloigner. Les camions laissaient derrière eux une *khâkchab*, une « nuit de sable ». Des grains si fins et si denses qu'on ne voyait pas à plus d'un demi-mètre autour de soi. En contrebas de la route, il distinguait nettement la petite tache noire qui s'activait. Elle jetait en l'air de la poussière, comme il le lui avait montré. Zahira ramassait plus de billets que lui d'habitude. Il n'était pas jaloux. Elle lui donnait tout lorsqu'ils rentraient à la maison. D'où il était, il ne pouvait distinguer si quelque chose était lâché par les fenêtres. Mais il savait qu'elle avait gagné un peu d'argent lorsqu'elle se précipitait derrière le véhicule.

Il attendit patiemment pour s'assurer que le camion là-bas ne s'arrêterait pas. Inch'Allah, Inch'Allah, Inch'Allah, Inch'Allah... Son grand-père l'avait mis en garde en le regardant bien dans les yeux. En insistant pour s'assurer qu'il avait bien compris. Les camions ne devaient pas s'arrêter. Puis les yeux du grand-père s'étaient voilés de nouveau comme cela lui arrivait de plus en plus. Il s'était

remis à compter les grosses perles en bois de son collier et il n'avait plus rien dit.

Une seule fois un camion avait stoppé à la hauteur de Sayid. La porte s'était ouverte et un gros chauffeur torse nu lui avait fait signe de monter. Avec un grand sourire. Le garçon avait déguerpi dans la colline à toutes jambes. Il ne savait pas très bien ce qui pouvait arriver mais cela devait être très dangereux. D'horribles histoires circulaient. Il n'avait jamais pu entendre une de ces histoires en entier. Les adultes se taisaient dès qu'ils s'apercevaient qu'il avait les oreilles grandes ouvertes. Avidé de secrets abominables.

Le camion passa devant sa petite sœur. Il s'éloigna sans s'arrêter. De toute façon cela n'arrivait jamais aux petites filles. Seuls les garçons étaient concernés. D'après ce qu'il avait compris. Mais il guettait quand même. Il était responsable et devait protéger Zahira.

Il retourna s'asseoir dans l'ombre d'un gros rocher. Sa catapulte à la main. Une pierre dans le petit carré de caoutchouc. Prêt à tirer sur sa prochaine cible.

Art tribal

Peshawar, Pakistan, 1998

« Oh là là, celle-là, elle a l'air bien malade. C'est pour jouer au docteur ? »

- En tout cas, la gamine qui va en hériter ne va pas offenser Allah. Cela n'a rien d'une copie d'humain. Rien du tout.

Arthur et José ne pouvaient plus se retenir de faire des plaisanteries douteuses à haute voix. Abdul ne comprenait pas le français de toute façon et il était trop occupé à marchander. Le petit Afghan rondouillard n'aurait sans doute pas compris pourquoi la couleur de la poupée qu'il venait d'acheter les horrifiait tant. Différence culturelle, assurément.

Ils étaient dans le fameux bazar de la zone tribale de Peshawar, au Pakistan. Une gigantesque zone hors de tout contrôle. Pas du tout légale mais tolérée. Pas de taxes. Pas de règlements. La caverne d'Ali Baba des objets de

contrebande de tout calibre. Des kilomètres de boutiques. C'était à la sortie de la ville, sur la route de la Khyber Pass, la porte vers l'Afghanistan. Un endroit étrange et inquiétant. Pour les étrangers, on ne pouvait pas aller trop loin. Il fallait se contenter des magasins les plus proches de la limite de la ville où on pouvait se replier d'urgence si besoin. Sinon c'était prendre des risques. Tout pouvait arriver. Par exemple tomber sur des marchandises embarrassantes, exposées sur des tréteaux ou à même le sol. Comme justement ces plaques noires un peu gluantes, d'un mètre de long sur cinquante centimètre de large. On en trouvait communément dans les coffee-shops d'Amsterdam, se dit Arthur en se plantant devant l'étal. Mais en tout petit fragments roulés dans du papier *zig-zag*, bien entendu. Pas en gros comme ici. Au-dessus de la marchandise était suspendue une vieille balance romaine avec ses deux plateaux en aluminium. Un grand couteau noirci par la fumée était posé à côté. Pour faire les parts. Arthur s'imaginait faire son marché en shalwar-kamiz, la chemise et pantalon bouffant habituellement portés dans la région. Avec un panier en osier se balançant négligemment à bout de bras:

« Mettez-moi un kilo, je vous prie.

- *Ça vous fait 1kilo et 250 grammes, je vous les mets quand même?*
- *Oui, s'il vous plaît.*

- *Et avec cela ?*
- *Ce sera tout, merci. C'est combien ?*
- *125 roupies. »*

C'était stupéfiant ! Mais il valait mieux rebrousser chemin.

Si on allait plus loin à l'intérieur de cette zone, on pouvait même trouver toutes les copies d'armes imaginables. Un petit village s'était spécialisé dans cette activité très lucrative. On racontait qu'il suffisait d'amener un spécimen pour que les artisans du coin le copient au nombre souhaité. Pour un sous-marin nucléaire, il fallait un délai d'un mois, plaisantait-on. Mais sinon tout était possible.

Une drôle d'histoire circulait à ce propos sur les *stingers*. Ces lance-missiles portables s'étaient révélés très efficaces contre les hélicoptères russes, pendant la guerre. Les américains avaient livré quelques-uns de ces gadgets sophistiqués et très couteux aux moudjahidines. En douce. Mais ce n'était un secret pour personne. Les Etats-Unis voulaient contrer les soviétiques par procuration. Après quelques semaines d'utilisation, les hélicoptères russes ne sortaient plus sans jeter des leurres thermiques dans tous les sens pour dévier les projectiles guidés par la chaleur. Et cela ne suffisait pas toujours. Les Russes avaient rebaptisé leurs hélicoptères «les tombeaux volants ». Le cours de la guerre s'était inversé à ce moment-là et le déclin des russes

avait commencé. Après leur retrait d'Afghanistan en 1988, les américains avaient essayé de récupérer tous les *stingers*. Ils étaient sans doute inquiets de ce qui pouvait arriver si ces armes puissantes tombaient dans des mains mal intentionnées... On racontait qu'ils avaient proposé un million de dollar par *stinger* récupéré. Bien entendu, les artisans de ce petit village de la zone tribale avaient rapidement été mis à contribution pour produire quelques copies. Bien imités à l'extérieur mais fausses évidemment. Sans doute une histoire inventée, mais cela faisait rêver...Et les étrangers qui vivaient dans ce bout du monde étaient tous très friand d'histoires loufoques. Surtout que certaines n'étaient pas loin de la vérité. Ils étaient comme hors du temps et tout était possible dans ce coin du monde où l'improbable ne surprenait plus.

José Matos était le responsable de la logistique du programme humanitaire d'Aide Médicale Internationale en Afghanistan. C'était un Auvergnat qu'Arthur Dutheil, le Chef de Mission d'AMI, connaissait depuis de longues années. Ils s'entendaient tous deux comme larrons en foire et un de leurs grands plaisirs, pendant leurs séjours au Pakistan, était de collectionner les gadgets et souvenirs les plus kitsch et les plus laids imaginables. Une vraie compétition entre eux. Et ils trouvaient habituellement les plus belles pièces sur ce marché, dans la zone interdite, sur la route de l'Afghanistan.

Arthur avait un jour débusqué le réveil mosquée. Celui avec un chant de muezzin nasillard qui réveille en sursaut le matin. José avait répondu le lendemain avec le *king-kong* en peluche dansant la *macarena*. Arthur avait alors sorti la petite automitrailleuse électrique jaune conduite par Ben Laden. José avait contré une semaine plus tard avec le petit tigre dont la tête se balance au gré des secousses de la voiture. Exactement celui qui avait bercé toute l'enfance d'Arthur lorsque la famille partait en 4L camper à l'Île de Ré. Il en avait eu les larmes aux yeux. La Madeleine de Proust dans le désert! C'était donc ici que se cachait le dernier exemplaire connu dans le monde. Absolument introuvable ailleurs. José avait placé là un passing-shot d'anthologie.

Mais Arthur avait fini par l'avoir. Avec le « racle-langue pakistanais ». Victoire par K.O. sans contestation possible. L'objet, simple dans sa conception, valait sa place dans une vitrine de musée. C'était une petite languette de métal recourbée qu'on tient à deux mains par les extrémités et dont la partie repliée passe et repasse sur la langue. Pour la nettoyer en la raclant. Combien d'hectolitres de mucus blanchâtre et nauséabond avaient-ils été arrachés à leurs propriétaires pakistanais grâce à ce précieux instrument ? L'imaginer les faisait frémir d'horreur.

Leur duel fratricide durait depuis six mois. Ils avaient entassé un nombre impressionnant d'horreurs. Les rapatrier au siège parisien d'Aide Médicale Internationale allait sans doute être une mission spéciale et périlleuse. Il faudrait s'expliquer à toutes les douanes. Être très convaincant pour éviter de subir chacun un examen approfondi. Mission assurément plus angoissante que de traverser un champ de mines.

Ce jour-là, ils peinaient à découvrir la perle rare. Ils s'étaient d'abord perdus dans un labyrinthe électroménager. Il y avait dans ce capharnaüm tous les modèles chinois et indiens de réchauds à gaz, de sèche-cheveux défrisant, ventilateurs oscillants, micro-ondes à plateaux polyvalents et aspirateurs à puissance réglable. Les magnétoscopes *Hichati* posés sur des téléviseurs *Tashibo* avaient brièvement retenu leur attention pour le grossier plagiat de leur nom. Mais rien de vraiment intéressant pour eux. Il leur en fallait plus.

Ils passèrent avec soulagement dans l'univers du plastique.

Devant une des innombrables boutiques, quelqu'un avait eu l'idée ingénieuse d'empiler une cinquantaine de seaux de toutes les couleurs. On avait tordu la pile jusqu'à en faire un arc appuyé sur ses deux extrémités. Leur instinct de « limiers du laid » les mit en alerte. Il y avait assurément quelque chose à dégotter par ici. Sans même se concerter,

ils franchirent de concert l'arche multicolore à la recherche du Graal. Et ce fut l'illumination ! Plaquées sur les trois murs de l'échoppe, de gigantesques fleurs les regardaient. Leurs pétales étaient faits de grandes louches en plastique qu'on appelait communément des « *scoops* ». Des récipients servant habituellement à puiser l'eau d'un tonneau pour la projeter dans la cuvette des latrines après chaque utilisation. Dans cette boutique de récipients ménagers, Arthur et José ressentirent une impression bizarre d'harmonie. Le propriétaire des lieux, véritable Gauguin des bazars indiens, avait eu l'audace d'appliquer la « théorie des couleurs opposées » à ses assemblages plastiques de cabinet : les *scoops* bleus s'opposaient aux jaunes et les *scoops* rouges s'opposaient aux verts ! Des chasses d'eau manuelles transformée ici en chef d'œuvre ! Jeff Koons, le prophète américain du kitsch, celui qui vendait la moindre pacotille trempée dans du vernis pour un million de dollars, devait sans aucun doute puiser son inspiration ici. Dans la zone tribale de Peshawar !

Après quelques longues minutes de ravissement béat, tels Ulysse et ses compagnons résistant au chant des sirènes, ils s'arrachèrent héroïquement à l'attraction hypnotique des passoires à crémaillère et bassines triangulaires. La section suivante était en effet celle des jouets et promettait de l'inédit et de l'extraordinaire.

C'est là qu'ils retrouvèrent Abdul, le comptable afghan d'Aide Médicale Internationale pour le bureau de Peshawar. Il était absorbé par le choix des cadeaux pour son neveu et sa nièce. Et il venait de jeter son dévolu sur cette poupée.

Elle était tellement horrible que José envoya à Arthur un regard qui voulait dire : « ça vaut des points » ! La poupée d'une quarantaine de centimètre était en plastique bon marché, habillée de chiffons mal coupés et grossièrement cousus. Mais la perle venait de la couleur de la peau. Le technicien chinois qui avait fait le mélange pour la teinte avait eu la main lourde sur certains colorants. La poupée avait une couleur inédite. Un beau « violet urine ». Cela pouvait sembler bizarre comme nom de couleur mais « violet urine » collait parfaitement. C'est en tout cas ce qui vint immédiatement à l'esprit d'Arthur. Un peintre impressionniste aurait eu bien du mal à faire passer la même sensation. C'était une couleur nouvelle qui parlait à l'esprit et faisait naître des sensations inconnues.

Une couleur qui sentait.

Ils arrivent!

Le soleil était maintenant au plus haut et le petit Sayid avait soif. Un deuxième camion et quelques taxis dégingués étaient passés. Rien n'avait été jeté par les fenêtres, ni pour lui, ni pour sa sœur en bas de la colline. Inch'Allah, Inch'Allah, Inch'Allah... Mais c'était quand même amusant de voir passer des engins bariolés avec des passagers aux habits quelquefois bien étranges. Trois jours plus tôt, il avait vu passer une grosse voiture de *kharidji*, les étrangers qui venait d'un autre monde pour soigner les malades. Elle n'était pas neuve mais elle était toute blanche et presque propre. Sans tâche de rouille. Les énormes roues semblaient avaler tous les trous et le véhicule allait beaucoup plus vite que les voitures qu'il avait l'habitude de voir. Il s'en rappelait nettement. Il avait d'abord aperçu au loin la grande antenne noire terminée par une espèce de fouet qui se balançait très haut. Un grand drapeau avec des signes bizarres, gris et rouge, flottait à l'arrière. Un étranger barbu avec des lunettes noires et un drôle de chapeau plat était assis à côté du conducteur. Il lui avait même souri en passant. Et une de ses dents en métal avait renvoyé un rayon de soleil. C'était la chose la plus impressionnante que Sayid avait vu jusqu'à ce jour.

Le mollah leur avait expliqué qu'il fallait se méfier de ces étrangers. Beaucoup n'avaient pas le cœur pur et menaient une vie de vices. Mais il fallait quand même être courtois et respectueux car ils étaient des invités. De plus, ces étrangers soignaient les pauvres en faisant des miracles. C'est ce qui se disait. Sayid était allé une fois avec son père à la clinique de Sarobi, à une demi-heure d'autobus du village. Il s'était ouvert une partie du coude en jouant dans une carcasse de voiture toute rouillée. A la clinique, il espérait voir enfin un *kharidji* ce jour-là. Inch'Allah, Inch'Allah, Inch'Allah, Inch'Allah... Il avait été déçu, aucun d'entre eux n'était présent ce jour-là. La clinique était un grand bâtiment tout neuf, sans étage. Les cloisons n'étaient pas encore peintes et des ouvriers construisaient toujours le mur de clôture. En arrivant, son père avait montré le coude de Sayid à un Afghan en blouse blanche qui sortait d'une salle. Il leur avait juste fait signe de s'asseoir avec les autres et d'attendre sur un banc qui courrait tout le long de la façade. Alors ils avaient attendu. Il y avait au moins dix personnes avant eux. Et sans doute plus de l'autre côté de la cour, là où les femmes attendaient près d'un autre bâtiment, en plein soleil. Il les devinait assises en groupe, sous leurs tchadris bleu et ocre. Leur *mahram*, les hommes qui les avaient accompagnées, attendaient assis derrière un petit mur, près de la route. Eux au moins étaient à l'ombre. L'attente avait duré longtemps. Son coude commençait à chauffer et à enfler. Il ne pouvait plus le plier. Son père

l'avait entouré d'un linge bien serré. Mais le sang était quand même passé à travers et faisait une grosse tâche rouge sombre. Il y avait beaucoup de mouches autour d'eux et Sayid commençait à perdre patience. Il voulait rencontrer les médecins en vrai et voir comment on allait le soigner. Il était curieux. C'était la première fois qu'il entrait dans un centre de soins et il voulait se souvenir de tout pour le raconter aux autres garçons du village. Il enregistrerait tous les détails. Comme ce vieux à côté d'eux qui n'arrêtait pas de tousser. Une grosse toux grasse qu'il terminait en se pliant en deux. Il sortait alors un gros mouchoir et crachait dedans. Sayid essayait de voir ce qu'il crachait mais, à chaque fois, le vieux remettait vivement le mouchoir dans la poche de sa tunique. Plus loin, l'homme qui était le plus près de la porte se tenait le ventre d'une main et s'essuyait le front avec une petite serviette jaune. Il murmurait des choses que personne ne pouvait entendre. Il avait l'air d'avoir mal. Mais il n'y avait en fait rien d'extraordinaire dans cette clinique. On n'entendait pas de bruit de machine, ni de hurlement. Juste des portes qui s'ouvraient et se refermaient. Ce fut enfin leur tour. Un homme courtois en blouse blanche, un Afghan comme eux, les fit entrer dans une petite pièce. La salle était très claire car il y avait une grande fenêtre qui occupait presque tout un mur. L'homme ressemblait un peu à son père. Il n'avait rien d'extraordinaire. Il n'était même pas grand et il n'avait même pas de lunettes. Sa barbe était noire avec beaucoup

de longs poils blancs. Il l'avait fait asseoir sur un petit lit très haut recouvert d'un matelas en plastique bleu foncé. Un peu comme les sièges du bus qui les avait emmenés jusque-là. Son père avait défait le bandage et le médecin avait hoché la tête sans rien dire. Comme si la plaie était intéressante. Il ne se rappelait plus trop de la suite. Ou il ne voulait pas s'en rappeler car cela ne s'était pas passé comme il l'avait imaginé. On lui avait fait mal en nettoyant avec un coton le sang séché sur son coude. Très mal. Puis il y avait eu cette aiguille courbe et ce gros fil vert. Son bras avait été recousu. Juste comme sa mère cousait son pantalon pour le réparer. Exactement pareil. Son père avait dû le maintenir pendant l'opération. Sayid avait serré les dents en essayant de ne pas pleurer. Mais les larmes étaient sorties toutes seules et il avait poussé quelques petits cris aigus. Pas beaucoup et pas trop fort. Mais c'était une déception pour lui, il n'avait pas été aussi courageux qu'il avait espéré. Même si son père lui avait dit plus tard qu'il s'était bien comporté. Pour finir le médecin lui avait fait une piqûre. Dans la fesse. Mais cela s'était passé très vite et il n'avait presque rien vu et presque rien senti. C'était aussi sa première piqûre. A peine le temps de se remettre et ils étaient déjà dehors, en plein soleil, en marche vers la gare de bus. C'était fini. Sayid n'avait pas vu de miracle, ni de choses terribles à raconter. L'absence des *kharidjis* étaient vraiment décevante. Peut-être qu'ils ne venaient jamais et qu'en fait ils n'étaient pas aussi

extraordinaire qu'on le prétendait. Peut-être même que c'était une légende et qu'ils ne faisaient rien. Il avait bien vu que c'était des Afghans qui travaillaient dans la clinique. C'était eux qui faisaient tout, pas ces étrangers qui prétendaient avoir des pouvoirs magiques. Des menteurs, assurément. En tout cas, Sayid avait maintenant une belle balafre sous le coude et il serait fier de la montrer à ses camarades.

Il attendait toujours sur le bord de la route. Avec sa catapulte à la main. Il n'y avait toujours pas de voiture à l'horizon. Les yeux rivés sur la route, il se mit alors à repenser à la *madrassa*, l'école coranique. Sayid y allait de temps en temps, quand le vieux boiteux décidait de rafler les garçons du village pour leur instruction. Tous sauf Moussa qui devait rester chez lui. La présence du '*sans-couleur*' dans une salle d'instruction aurait créé trop de distractions, avait-on dit. Alors Sayid y allait sans Moussa et il trouvait cela injuste. Mais on s'amusait bien là-bas et il oubliait vite son copain à la peau toute rose pour jouer et se moquer du boiteux avec ses camarades du village. Le moment le moins agréable était la leçon assis en tailleur à répéter des sons en se balançant d'avant en arrière. Il avait mal aux chevilles et devait constamment changer de position. Les syllabes ânonnées à l'unisson n'avaient aucun sens pour lui et il ne se rappelait que d'un ou deux passages courts. Mais après les récitations, venait le moment du bain

commun dans une grande maison sombre et remplie de vapeur d'eau chaude. C'était la partie que Sayid préférait. On étouffait un peu mais c'était quand même agréable. Le vieux mollah à barbe blanche expliquait toujours en détail comment on devait se laver les parties intimes. Il expliquait plusieurs fois en joignant le geste à la parole, plongeant sa main dans sa serviette et se massant vigoureusement l'entre-jambe. Il parlait toujours d'une voix plus douce à un jeune garçon à la peau lisse et aux grands yeux brillants. Son favori. Les garçons du village avaient pris le favori en grippe et le poursuivaient en le traitant de fille. On lui envoyait quelquefois des pierres et on ne le voyait jamais ressortir de la maison en ruine qu'il occupait avec sa mère.

Sayid mâchouillait un morceau de bois sec en pensant au jeune délicat de la *madrassa*. Puis à Moussa qui avait disparu et ne connaîtrait jamais les jeux collectifs et le bain. Puis sa pensée repartit machinalement sur l'infirme du marché. Tiens, hier soir il y avait eu un bruit d'explosion sur une des collines derrière le village. Assez loin. Il était avec sa mère à ce moment-là. Heureusement. Sinon elle aurait été morte d'inquiétude. Il se rappela les risques qu'il avait pris avec Moussa à aller roder par là-bas. Pourtant son père y allait souvent, lui.

Il était en train de recomposer de mémoire le visage de son père quand il vit une petite volute de poussière se tortiller